

Encore une nouvelle journée qui se lève sur les mêmes rues détrempées par la pluie de janvier. À croire que l'hiver a honte de s'afficher ouvertement. Il a recours aux artifices de la bruine et du brouillard pour s'imposer, sans trop brusquer la sensibilité des banlieusards... J'ai la nostalgie de ces mois de décembre sous la neige, où l'on fêtait la Noël dignement, entre pneumonie et goutte au nez! Aujourd'hui, j'ai la grippe tiède, à l'image de cette saison bâtarde qui n'en finira pas d'étioler ses humeurs saumâtres jusqu'aux premiers réchauffements d'avril.

Les essuie-glaces désynchronisés de ma Peugeot 405 improvisent un ballet inédit, qui s'achèvera sur la sortie de scène inopinée de l'un des danseurs. Cela devait arriver, de toute façon. Fataliste, je plisse les yeux pour essayer d'apercevoir à travers mon pare-brise le morceau de bitume rectiligne et poisseux censé me mener jusqu'à ma destination. En l'occurrence, un sordide pavillon en meulière, sur trois étages branlants, abritant le nec plus ultra de l'équipe pédagogique départementale, dirigée par l'Inspectrice de l'Éducation Nationale.

C'est sa secrétaire, une vieille taupe racornie, qui m'a appelé ce matin dans mon école. Une urgence, semblait-il. L'inspectrice voulait me voir. D'habitude, il échoit à son employée servile le privilège de mettre le personnel remplaçant directement

sur les postes à pourvoir. Peu importe que vous préféreriez tel ou tel niveau. Vous serez placé selon les aléas de ses désirs personnels. Cela ne lui procure aucun état d'âme, et je soupçonne même qu'elle y trouve une certaine jouissance. Une illusion de pouvoir. Mais peut-être fais-je encore preuve de mauvais esprit... Toujours est-il que si la «chef» désire me rencontrer avant de me coller sur une mission, ce n'est sûrement pas parce qu'il s'agit d'une promotion. Ou alors du genre qui vous attire plus d'emmerdements que de bénéfices.

Je fais ce boulot de remplaçant depuis trois ans. Par dépit, par désœuvrement. Pour tenir à distance les souvenirs de ma vie «antérieure», également. Au début, j'étais fasciné par le burlesque des situations auxquelles je me trouvais confronté. Comme j'arrivais dans cette circonscription de laquelle j'étais totalement inconnu, on me prenait pour un débutant qu'il fallait déniaiser, malgré ma quarantaine bien tassée. J'écoutais patiemment les collègues m'expliquer le fonctionnement du photocopieur, ou le principe des services de récréation. On me mettait gentiment en garde contre les enfants de certaines classes. On me proposait des manuels, des méthodes, des coups de main en cas de difficulté... Beaucoup d'intentions louables, en fait, même s'il se profilait derrière elles une volonté d'en imposer au novice pour lequel je me laissais passer.

Je gardais scrupuleusement sous silence mon passif de vingt-cinq années de carrière, dont sept en tant que directeur d'école. Par orgueil, pourra-t-on penser. Et quand bien même ? En quoi cela regardait-il mes collègues ? Et puis, je me serais exposé à un flot ininterrompu de questions embarrassantes et indiscretes. La vérité, c'est que j'avais besoin de changer

de peau, de me fondre dans la vie d'un autre, quitte à tout recommencer depuis le début. Ce costume social ne m'allait plus. Il était tout à coup trop étriqué. J'étais devenu un escroc. Et cela m'était insupportable.

Je laissais une fonction, un poste auxquels je m'étais identifié pendant des années. Et voilà que l'occasion m'était donnée de devenir brusquement quelqu'un d'autre, par la force du destin. J'aurais pu suivre des formations, passer des diplômes, préparer des concours. Ou, inversement, me laisser définitivement couler dans cette situation confortable qui était la mienne. Mais je n'avais ni le goût ni l'énergie pour aucune de ces solutions.

Cela ne se fit pas dans l'allégresse, loin s'en faut. Je me jetai sur ce poste subalterne avec le désespoir d'un homme qui sait qu'il doit partir, mais qui n'a pas vraiment la force ni les ressources pour changer radicalement sa vie. C'était un pis-aller. Une parenthèse. Un espace entre le vide et le néant...

Certes, la perspective d'alléger mes responsabilités, mon temps de travail et mon investissement pesa dans la balance. J'allais également gagner davantage d'argent, ce qui était somme toute très paradoxal!

La décision de devenir remplaçant s'offrit ainsi à moi comme une possibilité de continuer à faire semblant, en attendant que le temps accomplisse son œuvre. J'avais des blessures à cicatriser. Une vie à oublier. Un deuil à conduire à son terme.

Aujourd'hui, je dois reconnaître que je ne suis guère avancé. D'escroc, j'ai été promu fantôme, et cela n'est pas plus agréable. Ni plus déplaisant, du reste. Je glisse d'une vacation à l'autre, en laissant de moi un souvenir vaporeux. Une impression de déjà-vu. Les effluves annoncés d'un

proche départ. Je suis là sans l'être vraiment, puisque je ne reste jamais assez longtemps pour m'investir auprès de mes élèves.

Je cultive patiemment un état de non-être. Je dresse de moi-même un portrait en creux, auquel je finis par ressembler suffisamment pour ne plus me reconnaître. Peut-être que si je parviens à m'oublier complètement, ton souvenir finira par disparaître également ?

J'aperçois enfin la bâtisse, objet de ma destination matinale. Le secrétariat est au premier étage, et je m'y présente d'un pas lourd et traînant. Madame Vanlaetten, la secrétaire, m'attend impatiemment derrière son bureau. Elle ne m'aime pas. Elle l'a décidé ainsi, une bonne fois pour toutes, lors de notre première rencontre. Rapport à mon physique de vieux briscard, peut-être. Quand on arrive à un âge comme le mien, on ne se laisse pas pousser impunément les cheveux en dessous de la nuque, tout de même ! Surtout s'ils sont poivre et sel. Et puis cela doit me donner un air négligé. Or, elle ne supporte pas le désordre ! Prenons pour exemple sa coiffure : on n'y trouve nulle place pour l'anarchie. Une teinture bien appliquée, un contour net, une longueur décente... Je serais bien en peine de la décrire plus avant, par manque de motivation. Je ne retiens d'elle que le timbre strident de sa voix. C'est devant une impression générale que je me trouve planté, plus que devant un véritable individu. L'indifférence qu'elle suscite en moi n'a d'égale que la vacuité de son regard torve. Je la salue néanmoins et lui demande si la mère Sitruk est dans son bureau.

« Elle vous attend. » s'empresse-t-elle de répondre, avec un hoquet victorieux dans la voix. Un orgasme, peut-être ?

M'indiquant négligemment la porte au bout du couloir, la secrétaire de circonscription s'en retourne à ses tâches quotidiennes. Un rapport d'inspection à taper, la mairie à contacter pour l'obtention d'une salle en vue d'une conférence pédagogique, deux ou trois lettres à envoyer et la dernière note de service à diffuser dans toutes les écoles, par courrier électronique. Rien de passionnant, mais elle y trouvera son compte. Et la justification de sa petite vie. La conne!

Je pénètre dans une vaste pièce, ornée d'un bureau massif et meublée de quelques étagères sur lesquelles sont disséminés des ouvrages pédagogiques que je ne lirai jamais. L'atmosphère est confinée. Les volets sont à demi clos. Pour un peu, je me croirais chez un médecin. La femme est assez petite, bien que son fauteuil soit surélevé. Je l'ai déjà rencontrée. Elle a un visage anguleux, une coiffure improbable et des yeux perçants, surmontés de lunettes grossières. Elle porte des tailleurs sombres. Sa voix est aussi douce que celle d'un officier de la Gestapo débutant un interrogatoire.

« Ah ! Entrez, Frédéric. » Je ne sais ce qui l'incite à m'appeler par mon prénom. Certains collègues, autour de moi, m'assurent que c'est là un signe de considération de sa part. En ce qui me concerne, je me passerais volontiers de cette intimité et m'en tiens au protocole d'usage : oui, Madame l'Inspectrice, bien, Madame l'Inspectrice...

Elle me dévisage longuement, un petit sourire sur les lèvres. C'est une attitude très appuyée et peu naturelle. Elle cherche l'effet théâtral, manifestement. Une façon de déstabiliser son interlocuteur, ou de jauger les forces en puissance avant la joute verbale... De mon côté, je reste impassible et me dirige

vers le fauteuil qui fait face au sien. J'attends en vain un petit signe de tête m'invitant à m'asseoir. Un léger borborygme se fait entendre. Dans le doute, je décide de prendre cela comme une autorisation tacite, et pose mon derrière sur le cuir mou et inconfortable.

- Il s'agit d'un remplacement un peu particulier, vous l'aurez deviné... Très peu d'élèves. Leur maîtresse est en congé de maternité et ne reprendra pas avant septembre prochain. Vous allez sûrement me dire que votre statut vous prédispose à des remplacements courts, ou que ce type de congé devrait être pourvu par l'Inspection Académique. Mais pour des raisons de service, vous êtes cependant tenu de prendre ce poste. D'autant que cela m'arrange, si vous voyez ce que je veux dire...

- Pas vraiment, hasardai-je.

- Peu importe, de toute façon. Ce qui compte vraiment, c'est la nature particulière de la mission. Il s'agit d'un poste en hôpital, auprès d'enfants malades.

- Ah...

- Oui, je devine vos pensées. Vous allez me dire que vous n'êtes pas spécialisé. Mais il n'existe pas de remplaçants dans le domaine du handicap scolaire, justement! C'est pourquoi j'ai reçu cet appel d'offres, un peu désespéré. L'école est implantée dans les locaux de l'hôpital. J'ai tout de suite pensé à vous, naturellement.

Elle baisse subitement la voix, dans un ton de fausse confiance.

- Je ne peux dignement pas envoyer une petite jeunette sans expérience dans une telle mission, qui requiert des qualités dont vous faites résolument preuve, Frédéric.

- Certes. Et... puis-je me permettre de vous demander lesquelles?

- Ah! Ah! Ah! s'esclaffe-t-elle. Il me semble que vous avez la faculté de ne pas trop vous impliquer affectivement dans vos missions, ce qui représentera un atout majeur face à des élèves malades. Et puis, vos états de service plaident en votre faveur. Je ne demanderais pas ceci à n'importe qui, voyez-vous ?

Encore cette flatterie dont elle abuse en pensant que j'y suis sensible! Cela me blesserait presque, pour un peu. Si j'avais le temps de m'arrêter à ce genre de conneries, par exemple. D'habitude, avec des enseignants plus jeunes, elle joue plutôt de son autoritarisme. Parfois aussi, elle se permet de petites familiarités, notamment vis-à-vis des instituteurs qui ont l'heur de lui plaire. Mais la séduction est une arme dont elle doit mesurer toute l'inefficacité en ce qui me concerne. En revanche, elle a sans le savoir appuyé là où ça fait mal, en évoquant mon détachement affectif. Car on ne peut pas dire que dans ce domaine là, je sois à cent pour cent depuis quelques années. Ça doit finir par se remarquer, qui sait ?

Elle connaît les fiches de son petit personnel sur le bout des ongles. Elle a beau jeu de se souvenir qu'elle compte parmi ses ouailles un ancien directeur! Mon parcours atypique la met un peu mal à l'aise et je l'observe prendre toutes les précautions d'usage pour me vendre ce poste. Elle sait qu'elle ne peut pas me forcer à accepter, quoi qu'elle en dise. La nature de cette mission est trop spéciale pour qu'on l'impose. En fait, elle se retrouve coincée avec un remplacement dont personne ne veut. Je soupçonne que si elle parvient à y placer quelqu'un, elle se fera bien voir auprès de l'Inspection Académique. C'est ainsi que fonctionnent les choses, dans ce milieu.

Je réalise qu'elle ne parvient pas à me cerner et que ça la gêne, elle qui se targue d'être assez fine psychologue. Elle

ne sent pas de prise sur moi et ne sait pas trop comment s'y prendre. Je devine qu'en se débarrassant de moi pendant six mois, tout en rendant service à sa hiérarchie, elle fera d'une pierre deux coups ! Pour ma part, je ne vois aucune raison de refuser cette mission. Là ou ailleurs... Mais je ne résiste pas à l'envie de la titiller un peu.

- Je ne peux pas m'engager dans ce type de mission à la légère, vous imaginez bien. Alors voici ce que je vous propose : je prends contact avec l'école et j'observe la classe pendant un ou deux jours avant de vous donner ma réponse définitive. Qu'en pensez-vous ?

- C'est parfait, ment-elle.

De toute façon, elle sait bien que je n'aurai pas le cœur à laisser tomber les élèves après avoir pris la classe en charge, même sur une période aussi courte. L'affaire est conclue. Personne n'est réellement dupe. Elle se lève pour me signifier mon congé. Sa poignée de main, qui se veut ferme et rassurante, me paraît âpre et rêche comme du papier de verre. Son contact m'est désagréable, tout comme l'odeur du parfum aigre dont elle s'est abondamment aspergée.

« Alors, monsieur Destair, vous quittez le circuit traditionnel ? » me lance la Taupe avec espièglerie, tandis que je repasse devant son bureau. Je me contente de la saluer d'un air entendu tandis qu'elle hoquette à nouveau.

Lorsque je regagne ma voiture, je constate avec un étonnement mitigé qu'on a accolé à mon pare-brise une nouvelle amende pour défaut de stationnement autorisé. Le petit carton rectangulaire vient rejoindre la pile importante qui s'est entassée dans ma boîte à gants au cours de ces derniers mois...

Il est tout juste treize heures vingt lorsque je gare mon véhicule dans le parking destiné au personnel de l'hôpital. Je me sens un peu perdu face à l'étendue du domaine. Le centre thérapeutique de pédiatrie s'étend sur une dizaine d'hectares, dans un parc arboré et ombragé. Pour un peu, on aurait presque envie de venir y passer ses vacances ! Plusieurs bâtiments se présentent à moi, sans que je sache exactement où m'adresser.

Je me dirige alors vers l'accueil de ce qui m'apparaît comme la réplique du château de Moulinsart. Une jeune femme en blouse blanche (non, ce n'est pas la Castafiore) me sourit distraitement et m'informe que les locaux scolaires se trouvent un peu plus haut dans le parc. Je reprends mon chemin en direction de quatre blocs en préfabriqué, dont les murs semblent porter le deuil d'une couleur indéfinissable. Sur l'un d'eux, on a pris soin de placarder un contreplaqué sur lequel est inscrit au feutre gras : « Bureau du directeur ».

Je pénètre dans une pièce sombre et exigüe, qui sent le renfermé et l'humidité. Personne. Une voix aux intonations méditerranéennes se fait alors entendre derrière moi.

- On peut vous être utile, cher monsieur ?

Je me retourne et fais face à un homme de grande stature, longiligne et légèrement voûté. Ses cheveux sont d'un noir

de jais, et soulignent la pâleur d'un visage creusé qui porte les stigmates des violentes tempêtes auxquelles il s'est trouvé confronté. Il paraît âgé d'une dizaine d'années de plus que moi mais je reconnais dans ses yeux la même douleur muette que celle qui me hante depuis ces dernières années. Cependant, il me sourit, attendant que je me présente.

- Bonjour. Je suis le remplaçant envoyé par l'inspection.

- Parfait. C'est parfait.

Il me tend une poignée de main chaleureuse et semble s'en tenir là tout d'abord, satisfait de ma réponse. Puis, il réalise peu à peu les implications de ce que je viens de lui annoncer et décide de se présenter à son tour.

- Ah oui... Moi, je suis le directeur de l'école, Paul Bariolas. En attendant que la collègue que vous allez remplacer arrive, voulez-vous que je vous fasse visiter les locaux ?

Son ton reste enjoué, relevé par une pointe d'accent méridional, mais j'ai l'impression qu'il se force à assumer un jeu social tandis qu'il me guide vers une première salle de classe et qu'il me fait l'article sur l'école. Il me semble décalé de la réalité, comme en représentation. Voici un homme qui joue un rôle, me dis-je. Et c'est pour moi qu'il le fait, pas par auto-complaisance ou narcissisme. Je suis sensible au mal qu'il se donne. Mais peut-être que je projette mes propres souffrances en faisant de lui un compagnon d'infortune égaré dans les coulisses du théâtre de la vie, et propulsé dans l'envers d'un décor. Sans même le connaître, en écho à ce que je ressens, je l'imagine acteur en quête de son personnage. Pas vraiment un fantôme, mais plus tout à fait un homme, cependant...

Nous pénétrons dans une première pièce relativement petite, dans laquelle sont disposées une dizaine de tables individuelles.

- Les deux salles de ce bâtiment sont réservées aux collégiens, pour les cours de maths, de français, d'histoire et de langue. La plupart de nos adolescents sont scolarisés à l'extérieur, en fait. Mais il leur arrive parfois de ne pas être en mesure de se rendre au collège, à cause de leur traitement. Deux de mes collègues et moi-même leur donnons alors des substituts de cours, afin qu'ils ne prennent pas trop de retard. La deuxième salle est un peu plus grande. Entre les deux, il y a des toilettes.

Je remarque qu'elles sont taguées, comme dans bien d'autres endroits. Il semble s'en amuser.

- Nos ados sont les mêmes ici qu'ailleurs, vous savez. Ce n'est pas parce qu'ils sont malades qu'ils se comportent différemment. Au contraire, même. Ils se raccrochent à toutes les manifestations extérieures de la normalité.

Nous repassons devant son bureau et il me guide vers un premier bâtiment extérieur, m'expliquant que tous ces locaux sont provisoires, qu'il est question de construire une véritable école, avec des salles dignes de ce nom. Mais il y a du provisoire qui dure, annonce-t-il avec un clin d'œil entendu. Je ne saisis pas l'allusion et lui retourne un sourire vide de sens dont il semble se contenter.

Plus tard, j'apprendrai qu'il vient juste de sortir d'un déjeuner plutôt houleux avec des administrateurs qui lui ont signifié que les projets d'expansion des locaux scolaires sont à nouveau ajournés. Cela ne le surprend pas. C'est à peine s'il se sent encore concerné par ces vétilles. Trop de combats menés, trop d'énergie dispersée, pour en arriver toujours au même résultat: le dernier mot appartient à l'argent. Il est las de ce manège continu. Maintenant que la retraite approche... Encore deux ans, même avec la décote. Et puis il retournera vivre dans son Vaucluse natal.

Nous pénétrons dans les locaux attribués aux classes de maternelle. Les deux salles, assez vastes et proches des configurations auxquelles je suis habitué, sont séparées par une infirmerie, des toilettes et une tisanière, dans laquelle le personnel enseignant prend l'habitude de se retrouver en dehors des cours.

- Nous avons un fort effectif de maternelles, ce qui justifie les deux classes. D'après ce que j'ai compris, certains de vos élèves vont réintégrer ces murs.

Devant mon étonnement, il poursuit :

- C'est-à-dire que nous n'avons pas un, mais deux postes à remplacer. Un congé de maternité, et une collègue en dépression. Je ne sais pas si elle reviendra un jour, d'ailleurs. Mais elle est obligée de prolonger ses arrêts de quinzaine en quinzaine, ce qui ne nous permet pas de demander un remplaçant. Et puis, il ne faut pas se leurrer. On ne s'attendait déjà pas à votre venue, pour dire vrai ! Alors, deux remplaçants...

- Concrètement, je vais m'occuper de quelle classe ?

- Pardon ? Ah oui, j'y viens, justement. La collègue dépressive - appelons-la comme ça - a la charge des grandes sections, tandis que celle que vous remplacez s'occupe surtout des CP et des CE1. Pour faciliter les choses, les plus jeunes de vos élèves réintégreront les maternelles, et vous n'aurez qu'à vous occuper des autres. Si vous en êtes d'accord, bien sûr.

- Je suis surpris. D'habitude, quand j'arrive dans une école, on en profite toujours pour me coller des tâches dont personne ne veut.

- Ah oui ? Disons qu'ici, on souhaite vous garder dans la durée, s'esclaffe-t-il.

Décidément, je trouve le personnage sympathique, et j'apprécie la candeur avec laquelle il commente les situations.

Il me rappelle quelqu'un que je ne connais pas, mais que j'aurais voulu rencontrer plus tôt... Lorsque j'étais encore vivant.

Nous poursuivons la visite, et le bâtiment suivant concerne les élèves dont je vais avoir la charge. Paul me présente à Caroline, la collègue que je vais remplacer. Je remarque qu'effectivement, la courbe de son ventre est singulièrement arrondie. Et l'aérophagie seule ne justifierait pas un congé de dix-huit semaines! Elle est charmante. Se veut rassurante. Tout ira pour le mieux, elle en est persuadée, et je me demande ce qui l'incite à vouloir s'en convaincre aussi désespérément! Je me garde bien de la détromper, de toute façon. Nous avons la chance de nous rencontrer et c'est toujours un atout sensible lors d'un remplacement.

Le bâtiment est constitué de deux salles, séparées par des toilettes. L'ameublement est très vétuste. Des tables de bois, un petit bureau et une armoire. Très peu de matériel. Un tableau noir craquelé... Les fenêtres donnent sur le château, en contrebas. Les autres, semblables à des vasistas, ouvrent sur la forêt. Peu de clarté émane des deux pièces, et je suis surpris de constater à quel point elles me paraissent sales. En suivant mon regard, Paul formule à haute voix mes pensées :

- C'est paradoxal, cet état de délabrement et ce manque d'hygiène, alors que nous travaillons au cœur d'un hôpital, n'est-ce pas? Mais on finit par s'y habituer. De toute façon, on ne nous laisse pas le choix!

Enfin, nous pénétrons dans le dernier bâtiment, sensiblement semblable au précédent, mais aménagé avec davantage de soin. Le directeur me confie que les deux collègues qui y travaillent sont en place depuis pas mal d'années déjà, et qu'elles ont eu le temps d'investir les lieux! Le contraste est en effet détonnant.

- Les cours reprennent à moins le quart pour les primaires, et quatorze heures pour les collégiens. Je vais vous présenter au reste de l'équipe, qui doit se trouver dans la tisanerie. Ensuite, si vous avez besoin de moi, je serai dans mon bureau... Ou pas loin.

Nous nous dirigeons donc d'un pas égal vers la salle des maîtres improvisée qui se trouve dans les locaux des maternelles, et dans laquelle Paul me promet qu'on m'offrira un café. Chaud, si j'ai de la chance.

La petite troupe est au complet. Enfin presque, si l'on excepte les deux enseignantes du dernier bâtiment que j'ai visité. Elles font bande à part, paraît-il. Elles ne se mélangent pas. Cela doit être pratique pour les réunions!

Paul me présente donc chaque collègue, mais je compte sur l'éventuelle durée de mon séjour parmi eux pour mémoriser leur prénom. En vrac, il y a là les institutrices de maternelle qui prendront une partie de mon groupe en charge. Je les en remercie. Elles paraissent trouver cela tout naturel et me jouent la carte de la solidarité conviviale. C'est un peu surfait, mais c'est tout de même mieux qu'un accueil glacial ou hostile. Elles sont relayées dans leur effort social par une certaine Patricia, l'infirmière qui reste toujours à demeure pendant les heures de classe. Leur assurance sécurité, en quelque sorte. Enfin, dans un coin de la pièce, sirotant leur café et se tenant légèrement à l'écart, sont assis un homme aux lunettes rondes et une femme plutôt élégante. Ils s'occupent des adolescents avec le directeur.

Les deux absentes du bâtiment « propre » en sont quittes

pour une présentation à défaut, au cours de laquelle leurs collègues déversent allégrement sur elles quelques éléments caustiques et peu aimables. Je comprends que si je veux pactiser avec ce groupe, il me faudra ignorer les deux recluses. Ou inversement.

Puis, Caroline-au-ventre-rond m'entraîne à nouveau dans sa classe et me permet de me familiariser avec les méthodes qu'elle a employées jusque-là, ainsi qu'avec le matériel qu'elle utilise.

Je ne verrai pas mes petits élèves avant le lendemain, car ils ont reçu pour consigne de ne pas venir en classe cet après-midi. J'étais bel et bien attendu, en définitive, malgré ce que l'attitude du directeur m'avait laissé supposer.

Le soir, en prenant congé de l'équipe, je dresse un rapide bilan de la demi-journée. Chaque enseignant, à l'exception du directeur, peut-être, cultive avec prosélytisme un enthousiasme qui se veut fédérateur. Cela semble agir sur eux comme un charme, un talisman faisant écran aux forces adverses auxquelles ils se trouvent confrontés. En l'occurrence, la maladie, la souffrance et la mort.

Je ne sais pas si je saurai me protéger de la sorte, ni si cela sera nécessaire, d'ailleurs. Pour le moment, je n'ai rencontré que des collègues et des locaux. Les uns un peu fatigués, les autres carrément vétustes et délabrés. Peut-être qu'il me faudra également forcer le trait, et afficher un sourire imperturbable lorsque j'entrerai en jeu à mon tour.

Mes pensées me ramènent à toi, ma Lysel. Je réalise que depuis que tu as déserté ma vie, je ne cesse de te solliciter. Comme un enfant qui n'arriverait pas à couper le cordon avec sa mère! C'est pitoyable, je sais. Et ridicule. Mais je ne vais pas me leurrer. Chaque décision à prendre me

paraît insurmontable. C'est sans doute pour cela que je me laisse porter par les choses et que je m'éloigne de toute responsabilité. Je n'ai plus la force de m'impliquer dans quoi que ce soit.

Tu me manques tellement... C'est un peu comme si j'évoluais dans un film en noir et blanc, au ralenti. Tu étais ma couleur, mon piment, ma dynamique. Voici trois ans que j'ai perdu le goût d'être deux, et que ma solitude forcée suffit à peine à remplir une demi-vie ! Comment réagiras-tu dans ce même contexte ? Que me conseillerais-tu ? L'absence de tes réponses me laisse un panel de choix auxquels je ne désire pas me trouver confronté.

J'aviserai bien...

Ce même soir, je reçois un appel téléphonique de Nora et de Thibault. C'est le premier depuis deux mois.

Au début, ils m'appelaient tous les jours. Nous nous manquions terriblement à la suite de ton accident. Ils avaient tout naturellement été confiés à leur père et je n'avais rien eu à redire là-dessus. Le fait de les avoir élevés depuis leur petite enfance ne me conférait aucun droit. Après ton décès, ce fut une séparation de trop, pour eux comme pour moi. La vie s'acharnait décidément à éloigner ceux qui n'aspiraient qu'à vivre ensemble...

Je n'ai jamais entretenu de bons rapports avec leur père. Rectification. En fait, je n'ai jamais entretenu de rapports tout court. Sa mise à distance te protégeait en quelque sorte de ses tentatives multiples de rapprochement. Je ne pouvais pas lui en tenir rigueur, j'aurais sans doute agi comme lui pour tenter de reconquérir sa femme. Enfin, la mienne, plutôt. Quoique pas officiellement. Ni plus vraiment, aujourd'hui... Je l'envie presque d'avoir pu envisager cette éventualité. Je n'ai pas cette chance, quant à moi.

Je sens le vibrato des violons tenter de faire une percée dans la nappe mélancolique de mon orchestre intérieur... Je possède de solides prédispositions à me lamenter sur mon sort, et j'en abuse à volonté, depuis quelque temps. Cela a terminé d'exaspérer les rares amis qui me sont restés. Ils

espéraient tellement me voir réagir qu'ils se sont usés à me remettre sur les rails un « bon train de fois » ! Mais quand on a quitté la voie, il y a peu de chance de trouver un nouvel aiguillage avant un bout de chemin. Et j'aspirais à effectuer ce trajet en solitaire.

Je n'ai cependant pas pu couper tous les ponts. Il me restait la relation indéfectible me liant à mes « presque enfants ». Celle-là, je la cultivais comme on chérit le souvenir d'instant précieux, auréolés de lumière vive et réconfortante. Ils étaient ma raison d'être, ma boussole, l'unique moteur qui me permettait de redémarrer la machine chaque matin. À la seule pensée de les voir un mercredi, j'étais capable de tenir une semaine complète.

Nous ne nous lamentions jamais lorsque nous étions ensemble. Chacun préférait utiliser ce temps trop court pour prolonger l'espace d'une journée l'illusion d'un bonheur qui nous avait été enlevé. Nous multiplions les activités le matin : balades autour des étangs de Cergy, piscine, cinéma, patinoire, bowling... Au choix, selon les humeurs. Puis, nous nous livrions à de longues discussions autour de la table, après l'incontournable rituel de la pizza, à l'heure où le sommeil du début d'après-midi commence à vous gagner doucement.

Ce moment d'abandon était sans conteste le meilleur de la journée. Nous nous contentions de nous affaler dans le canapé ou sur un fauteuil, et nous nous laissions porter par les mots qui sortaient spontanément de la bouche de l'un d'entre nous. Naissaient alors des conversations absurdes, souvent délirantes, qui nous purgeaient des affres de nos solitudes imposées. L'après-midi se délitait doucement, et nous avions ensuite juste le temps d'enfourner un goûter

avant la fatidique heure du retour.

Je ne pense pas que les enfants étaient malheureux avec leur père. Pas plus qu'ils n'étaient heureux. Ils ne le connaissaient en fait que très peu, car tu l'avais quitté alors que Thibault, le plus jeune, n'avait que deux ans. Ils se retrouvaient dix années plus tard avec un géniteur qui luttait pour assumer sur le tard un rôle de père dont il avait été frustré. Il prenait en pleine figure leurs révoltes, leur rage et leur incompréhension face aux aléas de la vie, qui les avait privés de maman trop vite. Il se faisait un devoir de les reconquérir, d'invalider ton choix initial - tu t'étais détournée de lui. Au début, il y mit tout son cœur. Puis il finit par se laisser, devant la résistance obstinée qu'ils lui opposaient.

Nora se retrouva en pension, et Thibault enchaîna bien vite bêtise sur bêtise. Je n'y pouvais rien. J'appartenais au monde de leur enfance. Ils aspiraient à prendre leur place dans celui des adultes. J'étais devenu anachronique. C'est à cette époque que nos contacts s'espacèrent peu à peu.

C'est pourquoi le moindre appel venant d'eux me transporte d'une allégresse teintée de nostalgie profonde. Ils me surnomment Bapou. Cette tendresse qu'ils me témoignent tous deux agit sur moi comme un ressort. Leur affection me rend plus fort et me permet de ressentir qu'il y a parfois au fond de moi un cri prêt à renaître. Une nouvelle vie qui tarderait à venir au monde... Un avorton d'espoir ?

Jeudi matin, huit heures trente-cinq. Cette fois, je délaisse le parking du personnel médical pour me rapprocher des locaux de l'école. Temps doux et couvert. Vent d'ouest. Une trêve dans l'hiver. Pour la météo des plages, je repasserai en juillet!

Mes collègues m'accueillent en me gratifiant du même sourire débonnaire que celui avec lequel ils m'ont quitté l'avant-veille. Est-il possible qu'ils soient restés en faction durant toutes ces heures, pantins immobiles qui ne s'animent qu'à mon contact? Je me méfie de ce genre de pensées narcissiques. Elles font de moi l'anti-héros d'un univers qui m'échappe inexorablement.

Nous buvons ensemble le même café fadasse, échangeons deux ou trois propos insignifiants sur l'évolution de la météo du jour, puis regagnons chacun nos classes. Le directeur n'est pas encore arrivé. On ne l'attend pas avant dix heures, ce matin.

J'investis la salle qui va devenir mon antre, mon repaire, pendant ces six prochains mois. Il faudra que je revoie la décoration, car elle laisse singulièrement à désirer! Caroline-au-ballon a tenu à me parler individuellement de chaque élève: d'où il vient, ses problèmes de santé, son parcours scolaire... Je l'ai écoutée distraitemment, sans prendre de notes. Attitude

peu professionnelle, j'en conviens. Mais je voulais me faire une idée par moi-même. Elle n'a pas insisté. Plutôt discrète, la Caroline. Ou déjà investie dans sa nouvelle vie.

À neuf heures moins cinq, un mouvement se fait en direction des salles de classe. Certains élèves arrivent seuls, d'autres sont accompagnés d'éducateurs. Ils veulent savoir à quoi ressemble le nouveau venu. Curiosité toute naturelle. Souhaits de bienvenue. Transfert des dernières recommandations. Le protocole ne dure que quelques minutes, et déjà, me voilà tout seul avec mes élèves.

Ils ne sont guère nombreux, aujourd'hui. On m'a prévenu que cela pouvait varier sensiblement selon les jours. À cause des soins médicaux, notamment. De plus, certains enfants ne sont pas toujours en état de se déplacer. C'est à moi d'aller les trouver, en ce cas, dans l'après-midi.

Ce matin, ils sont cinq autour de moi. Il y a là Sami, petit bonhomme rondouillard aux cernes violacés et au teint pâle. Je sais de lui qu'il suit un régime particulier, à base de maïzena, notamment. Je crois qu'il souffre de troubles gastriques graves. Il réside au Château, tout comme Sarah.

D'origine Nord-Africaine, cette petite brunette fait du diabète. Elle souffre fréquemment de baisses de régime dans la journée, et on m'apprend rapidement à mesurer son taux de glycémie en effectuant une petite piqûre sur le pouce. Ces deux enfants sont en outre délaissés par leur famille respective, qui n'est pas en mesure de les assumer financièrement. Il s'agit d'un placement socio-thérapeutique, en quelque sorte.

Le petit clown, qui monte déjà sur les tables pour semer la zizanie et amuser ses camarades, ce doit être Richard. Il souffre de nanisme, mais ne s'en laisse pas conter. Il compense ses difficultés d'élocution, liée à la trachéotomie qu'il a subie

récemment, par un dynamisme contagieux. Je dois veiller à ce que le tuyau qui est fixé dans sa trachée artère ne se salisse pas. Je me demande bien comment...

J'interviens au moment où il s'apprête à sauter de la table sur laquelle il vient de grimper. Un geste ferme, mais bienveillant. Le ton posé, mais autoritaire. Il me regarde avec un grand sourire complice.

- T'as vu comme je fais Spiderman? murmure-t-il d'une voix détimbrée et gutturale.

- C'est l'heure de l'école, même pour les Super Héros, lui dis-je en le gratifiant d'un clin d'œil.

Maxime et Jean-Philippe se ressemblent. En ce premier jour, en tout cas. Plus tard, j'aurai tout le loisir de les dissocier. Mais je fonctionne par analogies, comme beaucoup d'autres... Ils viennent tous deux du bâtiment réservés aux cancers et aux leucémies. Maxime porte d'ailleurs un masque sur le nez, pour se protéger des microbes. Il sort d'une chimiothérapie, ce qui le rend davantage vulnérable. Comme Jean-Philippe, son crâne est rasé. Cela m'a toujours mis mal à l'aise.

Tu te souviens de cette fois où ton fils Thibault, alors âgé de trois ans, s'était mystérieusement rendu incapable de tenir sur ses jambes? On l'avait emmené tous les deux aux urgences de l'hôpital de Montmorency. Nous y étions restés toute la journée, attendant avec angoisse le résultat des divers examens qu'on lui avait fait subir. Nous avons été orientés vers le service pédiatrique, et avons croisé dans la salle de jeux de jeunes enfants cancéreux, que la chimiothérapie avait délesté de leurs cheveux. Cela nous avait fait mal. Par projection, tout d'abord. Puis par simple empathie.

En repartant le soir, avec un Thibault qui avait miraculeusement recouvré l'usage de ses membres inférieurs, (rhume

de la hanche ?) nous nous étions promis d'envoyer des jouets dans ce service. Avant d'oublier...

Maxime semble un peu plus âgé que Jean-Philippe. En tout cas, il a l'ascendant sur son jeune camarade. Le premier vient de Guadeloupe. Le second de l'île de la Réunion. Leucémie pour Maxime, et cancer des os pour Jean-Philippe. Putain de loterie! Pour le moment, ce dernier semble en pleine forme. Il vient d'arriver. Il ne sait pas encore qu'il va subir une lourde opération de la hanche qui le tiendra immobilisé et alité pendant plusieurs mois.

Notre petit groupe ainsi constitué, je propose que nous fassions rapidement connaissance. Chacun doit présenter son camarade aux autres membres de la classe, en le définissant d'après son caractère, plus que par son physique. Je ne me sens pas assez armé pour entrer dans un jeu qui pourrait rapidement me dépasser.

À la fin du tour de table, les enfants doivent imaginer mon caractère d'après leur première impression. Appelons cela de l'intuition, ou du fantasme. C'est selon. Pour Richard, le Super Héros Lilliputien, je suis fort. Peut-être pas autant que Spiderman, mais un peu tout de même. Selon Sami, le petit rondouillard cerné, je suis un géant qui mange des enfants. Sarah le détrompe, car elle trouve que j'ai un gentil sourire, et que je n'ai pas l'air d'un méchant « orgue ». Maxime, d'une voix timide et lasse à travers son masque de gaze, confirme cette analyse. Quant à Jean-Philippe, tout plein de cette énergie vitale dont il pressent peut-être qu'il sera bientôt privé, il se lance dans un scénario improbable, dans lequel je serais « un habitant d'une planète lointaine, mais qui ressemblerait quand même à nous, et qui viendrait pour regarder comment on vit ici, et pour rapporter des médicaments à sa maman

qui est très malade, là-bas, dans les étoiles. Mais comme c'est loin, il faut construire des fusées qui vont très vite - le plus vite de la lumière - comme ça la maman n'attend pas trop longtemps, et elle est guérie.»

Je le félicite pour son histoire mais le détrompe quant aux attributions qu'il me prête. Je ne viens pas d'une autre planète, je n'ai pas de super médicaments pour les mamans, ni pour personne d'autre, d'ailleurs. Par contre, je connais un paquet d'histoires, et je sais même le moyen de leur apprendre à les découvrir par eux-mêmes.

Et pour commencer, je leur raconte celle de «La sorcière du placard aux balais», parce que je la connais par cœur, et que j'ai encore en moi la voix de son auteur - Pierre Gripari - qui tournait en boucle sur le magnétophone que nous avons offert à Nora pour ses sept ans.

«C'est moi, monsieur Frédéric, qui vous parle. Et c'est à moi qu'est arrivée cette histoire...»

À dix heures et demie, j'emmène les enfants dans l'aire de jeux qui fait office de cour de récréation. J'y retrouve Aline et Francette, mes collègues de maternelle, accompagnées par une douzaine de petits élèves. Je réponds à leur interrogation muette par un signe de tête rassurant. Oui, tout s'est bien passé. Non, je n'ai pas eu à faire face à un incident délicat. Rien à signaler. Calme plat. Et c'est très bien ainsi.

Il fait froid dehors. Mes doigts sont engourdis, mais j'accepte volontiers la cigarette proposée par Francette.

- Tu peux m'appeler Fanche, dit-elle.

C'est entendu. Je ne pensais pas me remettre à fumer

aussitôt, mais cela ne me semble plus une idée aussi mauvaise, après tout... C'est drôle comme les choses prennent un éclairage différent lorsqu'on côtoie réellement la maladie et la mort. Encore que je sois assez préservé, jusqu'ici...

La vérité, c'est que j'attendais une occasion de m'y remettre, et que Fanche m'a tendu la perche que je n'osais pas saisir tout seul. Et puis, si on me demande ce qui m'y a incité, je pourrai avoir la lâcheté de prétexter que c'est en rapport avec mon nouveau boulot! De toute façon, je ne vois pas bien qui ça pourrait intéresser, pour être honnête.

Nous sommes bientôt rejoints sur le terre-plein par Paul, le directeur. Il semble avoir passé une nuit difficile. Ses gestes sont brusques et son visage est agité de tics nerveux. Je me demande si je suis le seul à m'en apercevoir. Il s'enquiert rapidement de mon ressenti concernant ce début de journée, et je m'empresse de le rassurer. Passant alors à tout autre chose, il informe mes deux collègues des derniers potins concernant le staff administratif de l'hôpital. L'assistante comptable serait lesbienne, et fréquenterait l'une des psychologues avec lesquelles nous effectuons chaque semaine un suivi concernant nos élèves. Rien de moins!

Peu concerné par ces «bruits de couloirs», je m'éloigne discrètement de mes condisciples pour observer les attitudes des enfants de ma classe. Spider-Richard est vraiment intrépide! Il a entrepris d'escalader une structure en bois bien trop haute pour lui, mais ne s'en sort pas si mal. Sami, handicapé par ses rondeurs, ne se montre pas aussi habile. Sarah joue avec deux petites filles de grande section. Maxime, qui n'a pas quitté son masque de protection, observe les cartes de Pokémon ramenées par Jean-Philippe. Étant le dernier arrivé, c'est l'élève le moins ancré dans la vie du centre pédiatrique. Une

partie de lui est encore imprégnée du « dehors ». Il exhale de sa personne un parfum d'exotisme : à son corps défendant, il représente le lien le plus récent avec un monde sain et sans souffrance. Le monde dans lequel ils évoluaient tous avant de se retrouver ici.

Je cligne des yeux plusieurs fois et secoue légèrement la tête pour éloigner ces idées absurdes qui me viennent. Les choses sont certainement bien plus simples. Je les déforme à cause du prisme mélancolique qui s'est emparé de moi depuis ton accident. La vie s'est alors subitement parée de couleurs ternes et grises, mes pensées ont viré au noir. Peu de nuances. Tout en demi-teintes. Ou en demi-tons, pour reprendre une métaphore plus musicale. Ma partition s'est trouvée tout à coup parsemée de bémols, et j'ai continué à jouer dans cette tonalité mineure à laquelle je me suis - trop bien - habitué.

Je suis tiré de mes rêveries par Paul, qui m'informe que si je le souhaite, nous pouvons tous nous retrouver vers une heure moins le quart au self du centre. Je n'aurai qu'à me munir de tickets (il m'expliquera comment me les procurer). Il ajoute qu'il serait heureux que je me joigne à eux, mais qu'il comprendrait que j'aie peut-être d'autres projets. Je le détrompe à ce sujet, et le remercie de cette invitation.

Aline tape dans ses mains pour signifier la fin de la récréation. Nous regagnons la salle de classe, et je distribue à mes élèves leur fichier de mathématique. Pas un n'est à la même page, compte tenu de leurs absences répétitives. J'en suis donc quitte pour un suivi individuel, qu'il faudra que j'organise en vue des séances prochaines.

Peu à peu, je me laisse gagner par un rythme très différent de tous ceux que j'ai connus dans une classe jusqu'alors. Ici,

nous sommes loin des contraintes liées aux programmes et aux exigences de réussite. L'important semble davantage de rentrer dans une relation privilégiée avec chacun des élèves, pour l'inciter à développer ce qu'il est capable d'assimiler à un instant précis, en sachant que cela peut évoluer d'un jour à l'autre. Chaque enfant de cette classe mérite qu'on se donne du mal à chercher la stratégie qui lui correspondra le mieux, que cela concerne l'apprentissage de la lecture ou l'acquisition des bases de numération. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai presque envie de m'investir davantage auprès de ces élèves.

Le fait qu'ils soient si peu nombreux y est certainement pour beaucoup. Je réfute en tout cas l'insinuation odieuse selon laquelle je me donnerais moins de mal s'ils n'étaient pas malades. Mais peut-être que la souffrance que nous partageons eux et moi, pour des motifs différents, constitue un trait d'union, un lien imperceptible qui renforce notre relation et m'incite à m'impliquer plus que je ne l'escomptais...

Pour couper court à ces considérations, je me dis qu'il est encore bien tôt pour me projeter dans cette mission. La prudence me commande de prendre davantage de recul. Car tout investissement revêtira, je le sais déjà, un caractère irréversible. On ne fait pas marche arrière avec un enfant qui vous a accordé sa confiance.

Le travail au centre thérapeutique obéit à des contraintes précises qui définissent les horaires d'enseignement. En général, nous disposons de trois heures et demie de cours le matin, entre neuf heures et midi trente, et d'une heure et demie l'après-midi. À quinze heures trente, vient le temps des visites dans les services pédiatriques auprès des élèves qui n'ont pas la possibilité de se déplacer. Chaque vendredi, cet horaire est consacré à une synthèse réunissant les éducateurs, les psy, les enseignants et un responsable médical.

Paul m'explique ce fonctionnement tandis que nous faisons la queue au self de l'hôpital, bientôt rejoints par Violaine et Pascal, les collègues s'occupant des ados. Aline et Fanche sont devant nous, et ont pour mission de nous trouver une table libre. L'ambiance est au beau fixe, et Paul est en verve d'histoires drôles qu'il débite avec son accent chantant. J'apprécie de décompresser un peu, car je dois reconnaître que je me suis laissé gagner par une tension certaine tout au long de cette première matinée.

Le trac ? La peur de ne pas être à la hauteur ? L'appréhension de me trouver confronté à des enfants en souffrance physique ? L'angoisse d'être aspiré dans une (nouvelle) dépression dont je ne sortirais pas indemne ? Peut-être un mélange de tout cela. Ou peut-être davantage. Car j'ai beau rejeter cette pensée,

elle se fraie à nouveau un chemin jusqu'à ma conscience : j'ai l'impression de me trouver enfin à ma place. Mes errances antérieures n'auraient servi qu'à me conduire ici, en cet hôpital ?

J'ai conscience du caractère dangereux de cette pensée, qui cristallise un rôle « messianique » récurrent chez moi et dont je n'ai de cesse de me défier. Comme si on n'attendait que ma venue pour sauver la face du monde ! Super Destair contre le Syndicat des Méchants Microbes Associés ! Pitoyable, encore une fois ! Pourtant, je dois reconnaître en toute simplicité que cette impression d'être utile me paraît avérée. Ici, il y a du sens à trouver. Une manière d'être aux autres, dans un certain abandon de soi. C'est encore un peu confus pour moi, à ce stade, mais je pressens que les choses n'en resteront pas là.

Après le repas, nous nous retrouvons autour d'une tasse de café, dans le bâtiment des maternelles. Il me semble qu'à part Patricia, notre infirmière, tout notre petit cercle est fumeur. Pascal m'offre d'ailleurs une nouvelle cigarette, que j'accepte volontiers. Il me propose d'aller la griller à l'extérieur, malgré le froid. Assis sur deux tabourets, les pieds sur la rambarde qui clôture le bâtiment, nous regardons au loin s'envoler les volutes de fumée. Le vent est frais, mais un petit rayon de soleil perce par moments. Pascal est un homme sensiblement du même âge que moi. Ses cheveux sont noirs, coupés très court. Il porte de petites lunettes rondes qui le font ressembler à John Lennon - en moins beau - et qui arrondissent son visage un peu anguleux. Il émane de lui une intelligence réfléchie et une douce humanité.

- Comment ça va, toi ? me demande-t-il sans autre préambule.

- Pour de vrai ?

- Autant que possible, s'esclaffe-t-il.

- Je ne sais pas si on se connaît assez pour ça...

Cette façon directe de m'aborder me pousse à prendre de la distance. Je ne suis pas habitué à ça, et je me sens gêné. Nous laissons planer un silence embarrassé pendant quelques secondes, avant qu'il ne reprenne la parole.

- Alors, je veux bien essayer de te décrire ce que tu ressens. Pour voir si cela t'évoque quelque chose.

- C'est sympa à toi, de me donner de mes nouvelles...

- Non. C'est pour mieux me retrouver.

Il effectue une nouvelle pause, inspire une dernière bouffée de sa cigarette avant de l'écraser sous son pied. Il semble à la recherche d'un souvenir lointain.

- La première fois que je suis venu ici, j'ai été partagé entre l'envie de prendre la fuite avant de devenir fou, et celle de m'accrocher contre vents et marées.

- Manifestement, tu as opté pour la seconde solution, lui fais-je remarquer.

- Tu crois? Eh bien pas du tout. Au contraire, même. Au bout de deux jours, je me suis fait porter pâle. Avec l'espoir de ne jamais refouter les pieds dans cet hôpital, ni dans aucun autre, d'ailleurs!

- Mais tu étais spécialisé, pourtant...

- Sur le papier, seulement. C'est une chose d'être jugé apte à remplir une mission, et une autre que de l'assumer réellement. Pour tout le monde, y compris pour ma hiérarchie, j'étais à même de gérer une classe d'enfants malades. Mais pour moi, ce n'était pas encore acquis...

- Et que s'est-il passé ensuite?

- Rien. Paul est venu chez moi, un soir. Pour voir comment j'allais. Il avait apporté une bouteille de whisky. Je crois

qu'elle n'a pas tenu la soirée entière. On s'est mis à parler, parler, parler... Je serais bien incapable de te dire de quoi. De nos peurs, sans doute. Surtout de celle de ne pas se sentir assez bon, assez fort, assez solide pour assurer dans ce type de fonction.

Une nouvelle fois, Pascal effectue une pause dans son récit. Il regarde devant lui, les yeux perdus dans le vague, un léger sourire se dessinant à la commissure de ses lèvres. Je l'incite à poursuivre d'un mouvement de tête interrogateur...

- Et ?

- Le lendemain, j'ai repris mon poste. J'avais compris un truc, qui m'a libéré par la suite.

- C'était quoi, ce truc ?

- Quoi que je fasse, aussi performant que je puisse être, je ne parviendrai jamais à sauver aucun des élèves dont j'ai la charge. Parce que ce n'est pas en mon pouvoir. Et ce n'est pas ce qu'on attend de toi non plus, tu sais ?

- Parfaitement. Enfin... je crois. Merci. Pour ton histoire. Et pour la cigarette...

- De rien. Ça m'a fait plaisir d'être en mesure de jouer ce rôle pour quelqu'un, à mon tour. En tout cas, ça ne me fait pas de mal de me rappeler ces bons principes de temps en temps...

Et, sur cette tirade nébuleuse, il part se chercher un nouveau café.

L'après-midi n'en finit pas... Les élèves ont perdu de leur dynamisme. Sami-le-poussif devient carrément lourd ! Il boude et refuse de travailler. Maxime se sent nauséeux, à

force de mâchouiller son masque depuis le matin. Je l'installe sur le petit sofa, dans le coin bibliothèque. Sarah cherche à me tester sournoisement en bâclant les exercices de lecture que je lui ai spécifiquement préparés. C'est l'élève la plus en avance du groupe dans ce domaine, mais elle n'en tire aucune satisfaction personnelle. Au contraire. Cela l'inciterait plutôt à lever le pied, afin que l'écart ne se creuse pas trop avec les autres.

Quant à Spider-Richard et Jean-Philippe, ils sont survoltés, et enchaînent ânerie sur ânerie. J'ai dû commettre une erreur en me montrant trop conciliant dès le départ, et ils ont pris ma gentillesse pour une faiblesse de caractère. Il va falloir que je me montre plus ferme envers eux si je ne veux pas me retrouver très vite débordé. Ce qui serait malheureux, avec une classe qui a un effectif de cinq éléments!

Justement. Patricia, l'infirmière, vient me trouver pour m'annoncer que la semaine prochaine, j'aurai une nouvelle élève. Il s'agit d'une petite Dorcas, d'origine africaine, atteinte du virus du sida. Elle revient d'un traitement qui l'a tenue éloignée un mois dans un hôpital parisien. D'après Patricia, il faudra que je me montre assez strict avec elle, car elle a l'habitude de « faire tourner son monde en bourrique ». Me voilà prévenu.

Ces enfants sont certes malades, mais ce sont des enfants avant tout. Je les ai abordés avec des précautions, compte tenu de leur situation respective, et c'était une mauvaise stratégie. Sans pour autant nier la dimension pathologique, je dois me concentrer exclusivement sur le domaine pédagogique. C'est d'ailleurs ce qu'ils attendent de moi. Les traiter avec des égards ou des ménagements, c'est les enfoncer davantage encore dans leur différence.

Je prends mes deux zozos à part afin qu'ils comprennent bien qui est le chef ici. Richard se la joue Super Héros vexé et incompris, tandis que Jean-Philippe rentre docilement dans l'obéissance retrouvée. Je les colle chacun dans un coin de la pièce pendant cinq minutes, le temps qu'ils se calment un peu.

Big Sami semble intéressé par ce revirement de situation. Ça doit le rassurer de constater que le maître reprend le pouvoir dans sa classe. Il se montre moins buté et accepte de se plier aux exercices de graphisme que je lui ai préparés. Sarah n'avance guère, de son côté. Mais je constate avec soulagement que Maxime a repris des couleurs. Il n'a plus envie de vomir et s'intéresse à une histoire mise en images, qu'il essaie de déchiffrer. Je viens l'aider dans cette tâche, bientôt rejoint par Sarah et Sami.

Je renonce à les renvoyer à leurs activités respectives, et rappelle mes deux lascars en pénitence, pour donner une lecture collective du livre choisi par Maxime. Tandis que nous essayons de deviner le sens de l'histoire, d'après les illustrations et leurs connaissances fragmentées du code écrit, je songe en moi-même qu'il est bien difficile de fédérer un aussi petit groupe d'élèves...